

HANTÉE

Maureen Johnson

H A N T É E

Tome 1 : *Les Ombres de la ville*

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maud Desurvire



DU MÊME AUTEUR :

Treize petites enveloppes bleues, Gallimard Jeunesse, 2007

Suite Scarlett, Gallimard Scripto, 2010

Liaisons d'Enfer au Paradis, Hachette Jeunesse, Black Moon, 2010

Flocons d'amour, Hachette Jeunesse, 2010

Au secours, Scarlett !, Gallimard Scripto, 2010

À PARAÎTRE :

Hantée, tome 2

Titre original :

Shades of London

Book One: The Name of the Star

© Maureen Johnson, 2011.

Carte © Mike Reagan, 2011.

Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2012, pour la traduction française.

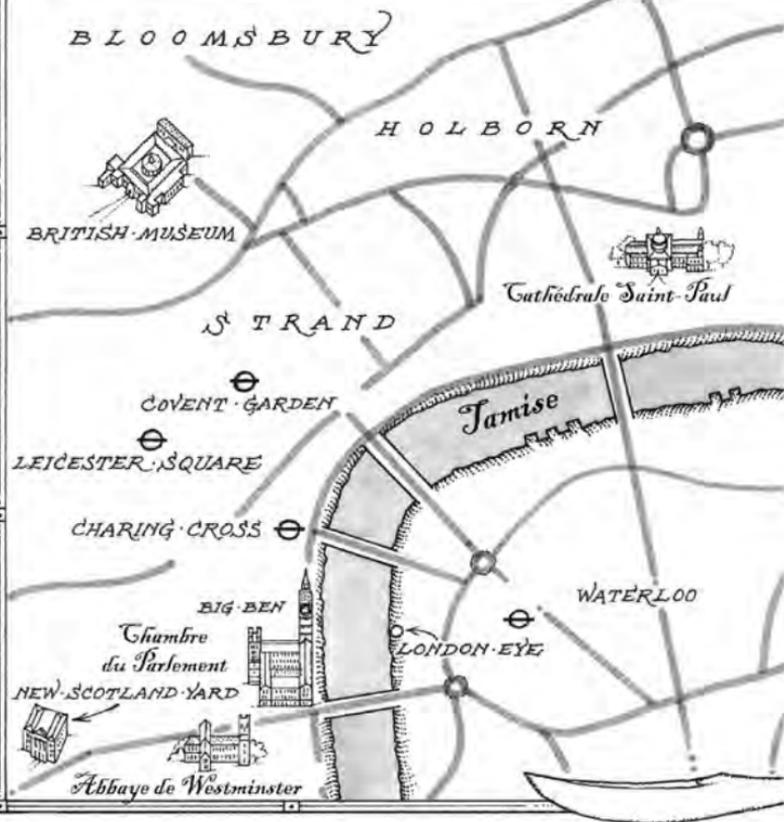
© Michel Lafon Poche, 2013, pour la présente édition.

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

*À Amsler.
Merci pour le lait.*





DURWARD STREET, QUARTIER DE L’EAST END, LONDRES
31 AOÛT
4 H 17

Londres avait Claire Jenkins à l’œil.

Bien sûr, elle n’en avait pas conscience. Personne ne faisait attention aux caméras. Que la capitale britannique possède l’un des systèmes de vidéosurveillance les plus étendus au monde était un fait reconnu. Au bas mot, on comptait un million de caméras à travers toute la ville, mais leur nombre réel était sans doute bien plus élevé et en constante augmentation. Les données étaient transmises à la police, aux sociétés de surveillance, au MI5¹ ainsi qu’à des milliers de particuliers, le tout formant un vaste réseau envahissant. Impossible de faire quoi que ce soit à Londres sans qu’à un moment donné les caméras ne vous prennent en flagrant délit.

Silencieusement, ces dernières enregistrèrent l’avancée de Claire et suivirent sa trace quand elle tourna dans Durward Street. Il était 4 h 17 du matin, et elle était censée avoir pris son service à 4 heures précises. Sa panne de réveil l’obligeait maintenant à courir pour rejoindre l’Hôpital royal de Londres. Son équipe gérait généralement les retombées de la consommation d’alcool de la nuit – comas éthyliques, chutes, rixes, accidents de voiture et, de temps en temps, bagarres à coups de couteau – et tous les impairs échouaient alors entre les mains de l’infirmière de garde.

1. Le *Military Intelligence section 5* est le nom usuel du Security Service, service de renseignement britannique, responsable essentiellement de la sécurité intérieure du Royaume-Uni et du contre-espionnage (*N.d.T.*).

Manifestement, il avait plu à verse. Il y avait des flaques partout. Seul point positif de cette matinée de malheur, il ne tombait désormais plus qu'une légère bruine. Au moins, Claire n'était pas obligée de courir sous le déluge. Elle sortit son téléphone pour envoyer un texto et prévenir de son arrivée imminente. L'appareil propagea une minuscule auréole qui entoura sa main en lui donnant un éclat angélique. Difficile de pianoter et de marcher en même temps, du moins quand on veut éviter de s'étaler sur le trottoir ou de percuter un réverbère.

Suis en regard...

Cela faisait trois fois que Claire essayait de taper le mot « retard », mais l'écran s'obstinait à afficher « regard ». Tant pis, elle ne s'arrêta pas pour corriger. Elle n'avait pas de temps à perdre. Ses collègues comprendraient.

... Arrive dans 5 min...

C'est là qu'elle trébucha. Le téléphone partit en vol plané, petit rectangle luisant enfin libre de ses mouvements, avant d'atterrir avec fracas sur le bitume et de s'éteindre.

– Et merde ! Faites qu'il ne soit pas cassé...

Préoccupée par le sort de son portable, Claire ne fit d'abord pas attention à ce sur quoi elle avait trébuché ; elle avait juste vaguement senti que c'était assez volumineux et lourd, et que ça avait un peu bougé quand son pied l'avait heurté. Dans l'obscurité, ça ressemblait à un monceau

d'ordures à la forme étrange. Un énième obstacle dans son parcours matinal.

Elle s'agenouilla et tâtonna sur le sol pour retrouver son téléphone, le genou aussitôt immergé dans une flaque.

– De mieux en mieux, bougonna-t-elle.

L'appareil fut vite récupéré. Son écran noir n'indiquait aucun signe de vie. Elle tenta de le rallumer sans trop y croire, mais, à sa plus grande joie, le téléphone se ranima dans un clignotement, cerclant de nouveau sa main d'un petit halo.

C'est à cet instant que Claire aperçut le liquide visqueux sur ses doigts. Sa texture lui était extrêmement familière, tout comme son odeur, légèrement métallique.

Du sang. Sa main en était couverte. Un sang à la consistance un peu gélatineuse, signe d'une coagulation. Or si ce sang était en train de coaguler, cela signifiait qu'il était là depuis quelques minutes, ça ne pouvait donc pas être le sien. Claire observa autour d'elle en s'aidant de la lumière de son téléphone. Là, elle vit enfin qu'elle avait trébuché sur un corps. S'approchant à quatre pattes, elle sentit une main, fraîche mais pas froide.

– Ohé ! Vous m'entendez ? demanda-t-elle doucement. Vous pouvez parler ?

Elle se redressa un peu, près de la silhouette, un individu de petite taille vêtu d'une combinaison intégrale en cuir et d'un casque. Puis elle tendit le bras vers son cou pour lui prendre le pouls.

En lieu et place dudit cou, rien.

Il lui fallut quelques instants pour gérer son émotion. Après quoi, en désespoir de cause, elle palpa le contour du

casque pour essayer d'évaluer l'ampleur de la plaie. La manœuvre dura quelques secondes, jusqu'à ce que Claire prenne conscience que la tête n'était pratiquement plus rattachée au corps et que la mare dans laquelle elle était agenouillée avait peu de chances d'être une flaque de pluie.

Les yeux de Londres n'en perdirent pas une miette.



Le retour

À cette époque, le meurtrier s'en retournera et rentrera dans sa ville et dans sa maison, dans la ville d'où il s'était enfui.

Livre de Josué, chapitre 20, verset 6





Quand on habite aux alentours de La Nouvelle-Orléans et que l'arrivée probable d'un ouragan est annoncée, c'est tout de suite une pagaille monstre. Pas vraiment parmi les habitants, mais aux informations. Ils mettent tout en œuvre pour qu'on se fasse un sang d'encre. Dans le patelin où je vis, Bénouville en Louisiane (que les gens du coin prononcent « Ben-ah-veeeeel » ; population de mille sept cents âmes), en général les préparatifs anti-ouragan consistent surtout à réapprovisionner le stock de bières et à acheter de la glace pour conserver cette bière au frais quand le courant aura sauté. On a bien un voisin qui possède un canot deux places solidement amarré sur le toit de son porche et fin prêt à partir si les eaux montent ; mais rien d'étonnant venant de Billy Mac, qui a lancé son propre culte dans son garage et qui a donc bien plus de soucis en tête que sa seule sécurité personnelle.

Bref. Bénouville est une agglomération instable, bâtie sur des marécages. Tous ceux qui y vivent s'accordent à dire que c'était une très mauvaise idée de fonder une ville à cet endroit, mais maintenant qu'elle est là, on y reste sans trop se poser de questions. À peu près tous les cinquante ans, exception faite du vieil hôtel, tout est détruit

par une inondation ou un ouragan, et systématiquement la même bande de forcenés revient pour reconstruire. Nombreuses sont les générations de la lignée Deveaux ayant vécu dans le charmant centre-ville – principalement parce que c’est le seul quartier habitable de Bénéouville. Je suis fière de l’endroit d’où je viens, n’allez surtout pas croire le contraire, mais c’est le genre de villes qui vous rend un peu cinglé si vous n’en sortez jamais, ne serait-ce que quelque temps.

Mes parents furent les seuls de la famille à partir étudier en fac de droit. Ils sont devenus professeurs à l’université de Tulane de La Nouvelle-Orléans. Ils avaient décidé depuis des années qu’un petit séjour hors de Louisiane nous ferait le plus grand bien à tous les trois. Quatre ans plus tôt, avant mon entrée au lycée, ils avaient projeté de prendre une année sabbatique afin d’aller enseigner le droit américain à l’université de Bristol, en Angleterre. Nous étions convenus que j’aurais voix au chapitre quant à l’endroit où je passerais cette année scolaire – si tout allait bien, j’entrerais en terminale à ce moment-là. Le moment venu, j’ai dit que je voulais intégrer un lycée de Londres.

D’un point de vue britannique, les villes de Londres et de Bristol sont très éloignées l’une de l’autre ; la première se situe à l’extrême ouest de l’Angleterre, la seconde, au sud-est. Mais en réalité, seulement quelques heures de train les séparent. Et Londres vaut largement le détour. J’avais jeté mon dévolu sur un établissement du nom de Wexford dans le quartier de l’East End. Nous allions prendre tous les trois l’avion, passer quelques jours ensemble dans la capitale, puis je ferais ma rentrée ; mes

parents partiraient pour Bristol, et je les rejoindrais toutes les deux ou trois semaines.

Mais il y a eu cette alerte météo, tout le monde a flippé et les compagnies aériennes ont chamboulé notre programme. L'ouragan a joué avec nos nerfs et déferlé aux abords du Golfe, avant de se transformer en simples trombes d'eau, mais entre-temps notre vol a été annulé, et ça a été le bazar pendant quelques jours. Finalement, la compagnie a réussi à nous trouver une place disponible sur un vol pour New York, et de là sur un autre à destination de Londres. Comme ma rentrée à Wexford était fixée à une date antérieure aux impératifs de mes parents à Bristol, j'ai pris la place et suis partie seule.

Ça ne m'a pas dérangée, à vrai dire. Le voyage a été long – trois heures jusqu'à New York, puis deux à errer dans l'aéroport avant d'en enchaîner six de plus en vol de nuit pour Londres –, mais quand même, ça m'a plu. Je suis restée éveillée tout du long, à regarder la télévision britannique et à écouter les différents accents anglais à bord.

Juste après avoir passé la douane, j'ai traversé la zone des boutiques hors taxes où on vous incite à faire quelques emplettes de dernière minute sous forme de litres de parfum et de cartouches de cigarettes. Un homme m'attendait derrière les portes vitrées. Ses cheveux étaient tout blancs et il portait un polo brodé du mot WEXFORD au niveau de la poitrine. Une touffe de poils tout aussi blancs dépassait de son col et, en m'avancant vers lui, j'ai reconnu l'odeur piquante caractéristique de l'eau de Cologne. Ça sentait à des kilomètres.

– Aurora ? s'est-il enquis.

– Rory, ai-je rectifié en acquiesçant.

Personne ne m'appelle Aurora. C'était le prénom de mon arrière-grand-mère, et il m'est tombé dessus un peu par devoir familial. Même mes parents ne m'appellent pas comme ça.

– Monsieur Franks. C'est moi qui vais vous conduire à Wexford. Laissez ça, je m'en occupe.

J'avais deux énormes valises, chacune plus lourde que moi et marquée de gros autocollants orange portant la mention **LOURD**. Il fallait que j'emporte de quoi vivre pour neuf mois. Neuf mois dans un pays où le froid existait. Alors, même si j'estimais légitime d'être aussi chargée, je n'avais aucune envie de laisser un homme aux allures de grand-père porter mes bagages. Mais il a insisté.

– Vous avez bien choisi votre jour pour arriver, ça oui ! a-t-il grommelé en traînant les valises derrière lui. Gros scoop ce matin : un cinglé nous a refait le coup de l'Éventreur !

J'ai supposé que « le coup de l'Éventreur » faisait partie de ces expressions idiomatiques locales que j'allais devoir retenir. Je les avais passées en revue sur le Web, histoire de ne pas être déboussolée quand les gens se mettraient à me parler de livres sterling, de biscuits Jammie Dodgers et autres spécialités du genre. Cette expression-là n'avait pas croisé mon chemin virtuel.

– Ah... ai-je bredouillé. OK.

Il m'a fait traverser la foule de gens qui essayait de prendre les ascenseurs, lesquels nous ont conduits à l'étage inférieur, au parking. C'est en sortant du bâtiment, tandis que nous cheminions entre les véhicules garés, que j'ai senti une première bourrasque. L'air londonien avait une odeur étonnamment pure et fraîche, voire un peu métallique. Le

ciel était d'un gris dense, uniforme. Pour un mois d'août, il faisait scandaleusement froid, et pourtant je ne voyais que des gens en shorts et manches courtes autour de moi. Je frissonnais dans mon jean et mon tee-shirt et maudissais mes tongs qu'un stupide site recommandait de porter pour les contrôles de sécurité. Il s'était bien gardé de mentionner que grâce à eux j'aurais les pieds gelés dans l'avion et en arrivant sur le sol anglais, où les autochtones ont une conception très différente du mot « été ».

Nous sommes arrivés devant le minibus de l'école et M. Franks a chargé les valises dans le coffre. J'ai tenté de l'aider, mais il s'est entêté à me dire : « Non, non, non. » J'étais quasi certaine qu'il allait faire une crise cardiaque, mais en fin de compte il a survécu.

– Grimpez, c'est ouvert.

Je me suis souvenue de monter à gauche, ce qui m'a donné le sentiment d'être très futée pour quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis vingt-quatre heures. Une fois au volant, M. Franks a respiré bruyamment l'espace d'une minute. J'ai entrouvert ma fenêtre pour que l'odeur d'eau de Cologne se volatilise un peu dans la nature.

– On parle que d'ça aux infos, a-t-il repris entre deux inspirations sifflantes. C'est arrivé près de l'Hôpital royal, à deux pas de Whitechapel. Jack l'Éventreur, manquait plus que ça ! Remarquez, les touristes adorent ce bon vieux Jack. Ça va faire sensation, cette histoire ! Wexford est sur le territoire de Jack l'Éventreur.

Il a allumé la radio, réglée sur une station d'informations, que j'ai écoutées tandis que le minibus entamait sa descente sur la rampe de sortie en colimaçon.

– ... Rachel Belanger, trente et un ans, réalisatrice de spots publicitaires possédant un studio d'enregistrement à Whitechapel. D'après les autorités, la jeune femme a été tuée selon un mode opératoire qui rappelle fortement le premier meurtre de Jack l'Éventreur de 1888...

Au moins, maintenant, le sens du « coup de l'Éventreur » était beaucoup plus clair.

– Le corps a été découvert sur Durward Street, peu après 4 heures ce matin. En 1888, cette rue portait le nom de Bucks Row. La victime de la nuit dernière a été retrouvée au même endroit et dans la même position que Mary Ann Nichols, la première proie du célèbre tueur en série, couverte de plaies analogues. Dans un bref communiqué, le commandant Simon Cole de la police de Scotland Yard a indiqué qu'en dépit des similitudes existant entre ce meurtre et celui de Mary Ann Nichols le 31 août 1888, cela n'était pour l'instant qu'une coïncidence et qu'il serait prématuré d'affirmer le contraire. Tout de suite, plus de précisions avec notre envoyé spécial Lois Carlisle...

Le minibus frôlait dangereusement les murs alors que M. Franks manœuvrait le long de la rampe.

– ... Il fut communément admis que Jack l'Éventreur frappa à quatre dates distinctes en 1888 : le 31 août, le 8 septembre, le « double crime » du 30 septembre – ainsi appelé en raison des deux meurtres perpétrés en l'espace de moins d'une heure – et le 9 novembre. Personne ne sut jamais ce que devint l'assassin ni pourquoi il s'arrêta à cette date précise...

– Une sale affaire, a commenté mon chauffeur alors que nous atteignons la sortie. Wexford se trouve précisément sur l'ancien territoire de chasse de Jack. On n'est qu'à cinq minutes de Whitechapel Road. Les circuits « Jack l'Éven-

treur » passent toujours par ici. J'imagine qu'on va en voir défiler deux fois plus, maintenant !

Nous avons roulé sur une nationale pendant un moment, et puis, subitement, nous nous sommes retrouvés dans une zone habitée : de longues rangées de maisons identiques et contiguës, des restaurants indiens, des friteries. Ensuite, les rues sont devenues plus étroites et plus bondées ; visiblement, nous avons pénétré dans la ville sans que je m'en rende compte. Nous avons remonté en serpentant la rive sud de la Tamise, puis traversé le fleuve, Londres tout entier s'étirant autour de nous.

J'avais vu une photo de Wexford des centaines de fois sinon plus. Je connaissais son histoire. Au milieu du XIX^e siècle, le quartier de l'East End était très pauvre. Dickens, les voleurs à la tire, la vente d'enfants contre une miche de pain, tout ça... Wexford fut fondé par une œuvre de bienfaisance. Cette dernière acheta tout le terrain situé au pourtour d'un petit square pour y construire un ensemble de résidences. Un foyer pour femmes, un autre pour hommes et une petite église de renouveau gothique furent érigés, soit tout le nécessaire pour offrir nourriture, asile et conseils spirituels. Chaque bâtiment avait son charme et, au cœur du petit square, autour de bancs en pierre, quelques arbres furent plantés pour ajouter à l'atmosphère agréable des lieux. Puis les foyers furent peuplés de pauvres – hommes, femmes et enfants –, tous contraints de travailler quinze heures par jour dans les fabriques et les hospices également érigés autour du square.

Aux environs de 1920, quelqu'un prit conscience que tout cela était inhumain à bien des égards, et le complexe

fut fermé et vendu. Un acheteur eut alors la brillante idée de voir dans l'agencement de ces édifices gothiques et géorgiens une petite ressemblance avec un établissement scolaire, et il en fit l'acquisition. Finalement, les hospices devinrent des salles de classe et l'église se transforma en réfectoire. Les foyers étaient tous en pierres de grès rouge ou en brique, à une époque où le mètre carré dans l'East End était bon marché ; par conséquent, ils étaient spacieux, pourvus de grandes fenêtres, d'aiguilles ouvragées et de cheminées qui se profilaient sur le ciel.

– Voilà votre résidence, a déclaré M. Franks tandis que le minibus bringuebalait sur une étroite allée pavée.

Hawthorne, c'était le nom donné au dortoir des filles. Le mot FEMMES était gravé dans le bas-relief qui en surplombait l'entrée. Pour preuve, juste en dessous se tenait une dame. Une dame de petite taille, peut-être un mètre cinquante, mais large d'épaules. Elle avait le visage tout rouge et des mains grasses qu'on imaginait facilement capables de façonner de grosses boulettes de viande ou de dégonfler des pneus d'une simple pression. Ses cheveux étaient coupés au carré, presque à l'équerre, et elle portait une robe écossaise en laine épaisse. Quelque chose chez elle me donnait le sentiment que ses passe-temps préférés devaient consister, entre autres, à lutter au corps-à-corps avec de gros animaux des bois et à se cogner la tête contre les murs.

– Aurora ! a-t-elle tonné alors que je descendais du minibus.

J'ai sursauté d'au moins deux mètres. C'était le genre de voix perçante susceptible de faire tomber du ciel un oisillon raide mort à cause du choc acoustique.

– Appelez-moi Claudia. Je suis la responsable des internes d’Hawthorne. Bienvenue à Wexford.

– Merci, ai-je répondu les oreilles encore bourdonnantes. En revanche, moi, c’est Rory.

– Rory. Oui, naturellement. Tout s’est bien passé ? Vous avez fait bon voyage ?

– Très bon, merci.

Je me suis empressée d’aller à l’arrière du minibus pour essayer d’attraper mes valises avant que M. Franks ne se casse le dos à vouloir les hisser hors du coffre. Cependant, les tongs et les pavés ne font pas bon ménage, en particulier après qu’il a plu, quand le moindre interstice est gorgé d’eau froide. Les pieds trempés, je glissai et trébuchai sur le revêtement. Arrivé avant moi à l’arrière du véhicule, M. Franks s’est attelé à extirper mes bagages, grognant sous l’effort.

– M. Franks va les porter à l’intérieur, a précisé Claudia. Emportez-les chambre 27, je vous prie, Franks.

– De suite, a-t-il soufflé d’une voix rauque.

La pluie a commencé à tomber dans un léger crépitement tandis que Claudia ouvrait la porte et que je pénétrais pour la première fois dans ma nouvelle demeure.



Je me trouvais dans un hall lambrissé de bois massif avec un sol en mosaïque. Dans l'embrasure, était suspendue une longue bannière portant les mots BONNE RENTRÉE À WEXFORD. Un large escalier de bois en colimaçon donnait accès à ce que je supposais être nos chambres. Au mur, un grand tableau d'affichage était déjà tapissé d'annonces sur diverses activités sportives et auditions.

– Appelez-moi Claudia, a répété la femme. Venez par ici, que nous puissions bavarder un peu.

Elle m'a fait passer par une porte sur la gauche et entrer dans un bureau. La pièce avait été peinte de plusieurs nuances de bordeaux foncé, et le sol, recouvert d'un grand tapis d'Orient. Les murs et les étagères étaient principalement ornés de trophées de hockey, de photos d'équipes de hockey et de crosses fixées sur des supports. Certains des trophées affichaient une année et le nom d'une école, je pouvais donc en déduire que Claudia avait aujourd'hui un peu plus de trente ans. Ça me surprenait, d'ailleurs, car elle me paraissait plus âgée que mamie Deveaux. Mais il faut dire aussi que ma grand-mère s'était fait tatouer les yeux d'un maquillage permanent et achetait ses jeans au rayon junior des grands magasins. À l'inverse, il était clair

que ça ne dérangeait pas Claudia de sortir braver les éléments et de s'adonner à quelques violences physiques par amour du sport. Je l'imaginai très bien en train de courir et de s'époumoner sur un terrain boueux en brandissant sa crosse de hockey. En fait, j'étais même quasi certaine que j'allais en rêver la nuit venue.

– Voici mes quartiers, a-t-elle indiqué en désignant le bureau et toutes les merveilles qu'abritait sans doute la porte du fond, près de la fenêtre. Je vis ici et suis disponible à tout moment en cas d'urgence ou jusqu'à 9 heures le soir si vous avez simplement besoin de parler. Bien, voyons maintenant quelques points essentiels. Cette année, vous êtes la seule élève étrangère. Comme vous le savez sûrement, notre système scolaire est différent du vôtre. Ici, vers l'âge de seize ans, les élèves passent un examen appelé le GCSE¹.

En effet, j'étais au courant ; j'aurais difficilement pu me préparer à ce séjour sans le savoir. L'examen consiste en plusieurs épreuves portant sur à peu près toutes les matières enseignées dans le secondaire. Les élèves peuvent choisir d'en présenter entre huit et quatorze, en fonction, je suppose, de leur intérêt pour les études. Les résultats obtenus sont déterminants pour les deux années qui suivent, car entre dix-sept et dix-huit ans, on se spécialise. Wexford était un établissement scolaire plutôt singulier : un pensionnat ne comprenant que des classes de première et de terminale. Il était destiné à ceux qui n'avaient pas les moyens d'étudier pendant cinq ans dans un lycée huppé du secteur privé ou qui détestaient celui dans lequel ils étaient

1. Le *General Certificate of Secondary Education* est un diplôme britannique qui sanctionne la fin de l'enseignement secondaire général (*N.d.T.*).

et qui voulaient vivre à Londres. On s'inscrivait ici uniquement pour deux ans d'études ; je n'arriverais donc pas au milieu d'une bande d'élèves qui se fréquentaient depuis des lustres, mes nouveaux camarades se connaîtraient depuis un an tout au plus.

– À Wexford, a poursuivi Claudia, les élèves choisissent quatre ou cinq matières par an. Ils préparent un diplôme équivalant au bac qu'ils passent à la fin de la dernière année. Libre à vous de le présenter si vous le souhaitez, mais étant donné qu'il est facultatif dans votre cas, nous pouvons mettre en place un système de notation distinct que nous transmettrons aux États-Unis. Je vois que vous avez décidé de suivre cinq matières : littérature anglaise, histoire, français, histoire de l'art et mathématiques avancées. Voici votre emploi du temps.

Elle m'a tendu une grande feuille quadrillée. Ledit emploi du temps ne présentait pas cette uniformité jour après jour à laquelle j'étais habituée. Au lieu de ça, j'avais sous les yeux un tableau démentiel qui s'étendait sur deux semaines, truffé de blocs de deux heures de cours et d'heures libres.

J'ai fixé ce fouillis d'informations et renoncé à tout espoir de l'apprendre par cœur un jour.

– Bien, a repris Claudia, le petit déjeuner est servi à 7 heures tous les matins. Les cours commencent à 8 h 15, avec une pause-déjeuner à 11 h 30. À 14 h 45, vous enfilez une tenue de sport : la séance dure de 15 à 16. Ensuite, vous prenez une douche et repartez en cours de 16 h 15 à 17 h 15. Le dîner a lieu entre 18 et 19 heures. Les soirées sont consacrées aux différents ateliers, ou à davantage de

sport, ou bien aux devoirs. Naturellement, nous devons encore vous inscrire à un sport. Puis-je vous recommander le hockey ? C'est moi qui dirige l'équipe des filles. À mon avis, ça vous plairait.

Voilà le moment que je redoutais. Je ne suis pas très sportive comme fille. Là d'où je viens, il fait trop chaud pour courir et c'est généralement déconseillé. Le plus drôle, c'est que quand on voit quelqu'un courir à Bénouville, on se met à détalier dans la même direction car c'est sûrement signe qu'un truc atroce est à ses trousses. À Wexford, il était obligatoire d'avoir une activité physique quotidienne. J'avais le choix entre le football (appelé *soccer* par chez moi et synonyme de courses interminables en plein air), la natation (exclu), le hockey (mais les Anglais le pratiquent sur le gazon, pas sur la glace) et le netball. Je déteste tous les sports, mais, au moins, je m'y connais un peu en basket-ball ; or le netball est censé en être un dérivé. Vous savez, hein, que les filles jouent au softball au lieu du base-ball ? Bah, c'est le même principe avec le netball : c'est le softball du basket-ball, vous me suivez ? Le ballon est blanc, plus léger, plus petit, et certaines règles sont différentes, mais au fond, c'est du basket.

– J'avais pensé au netball, ai-je répondu.

– Je vois. Est-ce que vous avez déjà essayé le hockey ?

J'ai jeté un coup d'œil aux décorations de hockey de la pièce.

– Non, jamais. Je ne connais vraiment que le basket, alors le netball...

– Rien à voir. Autant que vous commenciez un nouveau sport. Alors si on faisait ça, tout simplement, hum ?